

## Résilience et spiritualité Le réalisme de la foi <sup>1</sup>

*Avec l'autorisation du BICE <sup>2</sup> nous reproduisons ici des extraits du début de la contribution qui permettent de comprendre ce qui est en jeu dans la notion de résilience et en quoi elle intéresse la question éducative et la transmission de la foi : dans la suite des extraits reproduits ici, l'auteur poursuit sa réflexion sur le pardon et le sens de la vie.*

Si un éclairage mutuel entre la résilience et le message chrétien est possible et utile, il est étroitement lié à l'identité du BICE comme organisation catholique dans une démarche inspirée par la vie et non par un quelconque souci doctrinal. C'est pourquoi le BICE a jugé utile d'entamer cette réflexion dans le présent cahier. [...]

### La vie met le cynisme en échec

Monsieur G. est apiculteur. Il est marié et il a quatre enfants. Il accueille avec sa femme des jeunes en difficulté. Une belle vie mais rien de très particulier. Laissons monsieur G. un moment. Regardons à présent le cas du petit T. abandonné par sa mère à trois ans, attaché à un poteau au bord de la route. Trouvé par les gendarmes il est placé chez son père qui le bat sauvagement. Le petit corps de T. est véritablement brisé, il a fallu deux années d'hôpital avant que T. soit de nouveau capable de marcher. Ensuite il s'engage dans un parcours de placements en famille, en institutions, de fugues, de criminalité, de violence : bref, l'enfant qui a eu un démarrage impossible dans la vie et qui n'arrive plus à s'en remettre. Toutefois, monsieur G. et le petit T. sont bel et bien la même personne. Le petit T. est devenu monsieur G. Certains lecteurs auront reconnu l'histoire de Tim Guénard.

Comment est-ce possible ? Nous entendons dire « *Tel père tel fils* » ou « *Les enfants battus deviennent parents maltraitants* ». Ou encore : « *Tout se joue avant cinq ans* », « *Que veux-tu qu'il devienne avec la mère qu'il a ?* »

Ce genre de propos est en contradiction avec l'histoire de vie de Tim Guénard. Tim est-il une exception ? Non, les biographies témoignent de beaucoup d'enfants qui ont terriblement souffert mais qui deviennent des adultes épanouis. Le grand musicien Jean-Sébastien Bach fut orphelin très jeune, il est néanmoins devenu le grand musicien qui ravit encore des dizaines de millions de personnes plus de 250 ans après sa mort.

Dans le monde de l'enfance, Anne Frank est l'exemple type d'enfants qui se développent bien en présence de fortes pressions. Jeune adolescente juive, elle a vécu deux années en cachette avec quelques proches afin de se protéger contre la police secrète allemande pendant la deuxième guerre mondiale. Le journal qu'elle a tenu pendant cette période témoigne d'une jeune fille qui souffre, certes, mais qui s'ouvre à la vie, qui veut apprendre,

qui a des projets pour l'après-guerre. Plus que simplement se protéger et résister, elle construit activement sa vie. Le fait qu'elle ait finalement péri dans un camp de concentration n'enlève rien à cette réalité mais illustre que de telles capacités fonctionnent dans une société donnée et qu'elles ne sont jamais absolues.

De telles histoires mettent nos idées faciles et nos préjugés en échec. Elles permettent même un certain espoir. Elles contredisent le cynisme qui se présente si souvent derrière un masque trompeur de pseudo-réalisme. Gardons toutefois une certaine prudence, afin d'éviter des illusions légères et dangereuses.

## Une réalité trop méconnue

Nous appelons cette capacité à construire une vie positive en présence de grandes difficultés : « résilience », avec un mot emprunté à la physique où il désigne la résistance d'un matériau aux chocs. La réalité humaine de la résilience est plus nuancée que cela car il s'agit là d'une capacité de croissance à travers les difficultés. Nous ne retrouvons donc pas le retour en arrière du ressort ou du rebondissement. Cette réalité a été trop longtemps méconnue parce que dans nos services thérapeutiques, sociaux et juridiques, nous avons tout naturellement le regard tourné vers ceux et celles qui vont mal, qui ne s'en sortent pas, vers les seuls problèmes et difficultés. Ceux qui font preuve de résilience se trouvent souvent hors de ces services, hors de l'horizon des intervenants professionnels.

Mais il y a pire en matière de fausses perceptions de la réalité. Comme la quasi-totalité des adultes maltraitants ont été des enfants maltraités, on conclut parfois que les enfants maltraités vont fatalement maltraiter leurs propres enfants. Cette conclusion est doublement erronée, logiquement et empiriquement. Certes, de tels cas existent mais ils restent l'exception. La plupart des enfants maltraités ne maltraiteront pas leurs enfants. Au niveau collectif et en termes statistiques, on peut dire que le risque de maltraiter des enfants est plus élevé chez ceux qui ont été maltraités dans leur enfance mais il est difficile d'en tirer des conclusions pour des cas individuels. Le mal ne se transmet donc pas automatiquement d'une génération à l'autre : chaque fois il y a des personnes qui mettent ce déterminisme en échec.

En fait, ceux qui font preuve de résilience ne constituent pas de rares exceptions. Certes, nous pouvons nous demander s'il ne s'agit pas d'êtres exceptionnels, genre « superman », « superwoman » ou encore « superkid », ou du moins de personnes très privilégiées.

À ce point précis, l'éclairage de la science est précieux. Des chercheurs comme Emmy Werner et Ruth Smith ont suivi le développement d'enfants très défavorisés pendant plus de trente ans à Kauai dans l'archipel d'Hawaï. Il s'agit d'enfants nés dans des familles en grande difficulté : père alcoolique, grande pauvreté, violentes tensions familiales... Jusqu'à preuve du contraire, le constat est clair :

- Des situations difficiles créent des problèmes pour beaucoup d'enfants et de jeunes mais ce constat est statistique, au niveau collectif ; il ne faut pas le confondre avec l'histoire individuelle de chaque enfant.

- En proportion surprenante, environ un tiers de ces enfants se développent bien. Une fois adultes, ils s'engagent dans des relations stables, certains se marient, ils ont un travail, ils s'engagent pour les autres, dans la communauté... Ce constat réfute tout fatalisme ou déterminisme au niveau des individus.
- Il ne s'agit pas d'enfants exceptionnels, ni surdoués, ni privilégiés.

Nous sommes proches de l'expression du professeur Friedrich Lösel : nous retrouvons une espérance réaliste, qui met en échec tant les illusions trop faciles qu'un cynisme trompeur qui se donne une apparence scientifique.

## **Pouvons-nous construire la résilience ?**

Ce qui précède nous conduit tout naturellement à deux questions :

- Que pouvons-nous apprendre de ceux et de celles qui font preuve de résilience ?
- Est-ce que la résilience se laisse construire ? Et si oui, comment ?

La résilience met en échec le déterminisme du mal. Mais remplaçons-nous le déterminisme du mal par un autre ? Certains chanceux ont-ils de la résilience et d'autres pas ? Ou, question plus délicate : la résilience est-elle de nature génétique ?

Chaque personne humaine, dès avant la naissance, se construit dans l'interaction entre son patrimoine génétique et son environnement, y compris et surtout l'entourage humain. Plus nous avançons en âge, plus cette interaction se fait aussi par rapport à notre histoire de vie, qui se reflète également dans nos corps et nos neurones.

Dans ce sens, il existe une composante génétique de la résilience : un certain patrimoine qui ne demande qu'à s'exprimer là et quand les circonstances le permettent. Car sans l'interaction humaine, il ne peut y avoir un véritable développement humain. La séparation des deux, un thème populaire en sciences humaines, reste en pratique assez artificielle, comme si l'on voulait séparer le lait du café dans un café au lait. Ces processus sont situés dans le temps, et dans ce sens ils sont irréversibles. Ils ne sont pas déterministes pour autant : l'irréversibilité dans le temps se laisse parfaitement conjuguer avec un large éventail de croissances possibles.

Le professeur Lösel fait remarquer que les composantes génétiques nous donnent les limites du possible. Nul ne peut se développer en une personne qui dépasse le cadre de son patrimoine génétique. Mais à l'intérieur de ce cadre, il existe de multiples possibilités. La majorité des personnes peuvent devenir des musiciens de bon niveau avec l'aide de bons professeurs. En revanche, Jean-Sébastien Bach se trompait quand il déclarait que n'importe qui pouvait devenir un musicien comme lui, pourvu qu'il travaille bien. Le génie d'un Bach suppose la présence d'un facteur génétique.

La résilience n'est donc ni une caractéristique innée, ni un mécanisme fixe, pas plus qu'une pure construction humaine. Il s'agit d'une capacité de croissance qui résulte d'un processus continu de construction durant toute une vie.

D'où la conséquence logique que la résilience reste variable, selon les étapes de la vie et les circonstances. Elle peut être très précieuse pour la grande majorité des vies mais elle se soigne aussi, avec ou sans intervention professionnelle, à discerner dans chaque cas. C'est pourquoi nous pouvons dire rien : n'est jamais totalement perdu dans la vie, mais rien n'est jamais totalement acquis non plus. [...]

## Un regard qui appelle à la vie

Afin de retrouver ce qui aide à construire la résilience, nous pouvons nous poser cette question : concrètement, quelles sont les personnes qui en ont aidé une autre à se construire ou au contraire quelles sont celles qui l'ont plutôt détruite ?

La biographie de Tim Guénard est riche d'enseignements sur ce point. Parmi ceux qui ont aidé Tim à s'en sortir on trouve un mélange de professionnels et de non professionnels : un paysan, un psychologue, une femme juge, un prêtre, un jeune que Tim avait agressé, un homme handicapé, un clochard, son épouse... Parmi ceux qui l'ont plutôt détruit, on trouve des professionnels comme des non professionnels... Si le professionnalisme n'est pas le critère distinctif, qu'est-ce qui fait la différence ? Tim dirait : « *Le regard que l'autre pose sur toi* ». D'autres témoignages de personnes en difficulté vont dans le même sens. Peut-être devrions-nous ajouter : le regard que Tim a posé sur l'autre.

Ce regard est merveilleusement illustré dans le film *Billy Elliot*. La vie du petit orphelin de mère dont le père est au chômage bascule grâce au regard d'une professeur de danse. Il s'agit d'un regard qui appelle à la vie, qui demande une réponse, un regard parfaitement réaliste sur les contraintes mais aussi sur le potentiel qui permettra de construire la vie.

Est-ce que je porte un regard qui cherche exclusivement à repérer les problèmes et à imaginer comment je puis les résoudre ? Ou bien est-ce que je porte le regard qui voit le problème, mais qui cherche les ressources de l'autre, le potentiel à mobiliser ?

Je me rappelle un projet pilote haut de gamme dans un pays industrialisé, pour des jeunes avec des problèmes de comportement. Au début, chaque jeune, chaque « cas » fut décrit de A à Z, chacun fut réduit à une liste de problèmes, et rien d'autre. Même un certain bon sens nous inspire la question : si j'avais un problème et me voyais décrit de cette façon par un « soi-disant » expert, quelle confiance aurais-je encore en lui ? Comment pourrais-je penser que cet expert puisse me respecter, me considérer comme un autre être humain, m'aider ? Ou bien est-ce que j'adopterais une attitude de « survie » face à l'inévitable intervention ?

La suite du projet semble confirmer ce dernier soupçon, comme l'a détecté une assistante sociale très expérimentée, mais sans que les méthodes d'évaluation du projet, considérées comme très scientifiques, permettent de le voir ; avec le risque que les erreurs continuent, soutenues et légitimées par un appareil scientifique. Cet exemple illustre un certain danger d'hyper-professionnalisation mais nous ne pouvons pas le généraliser à tous les projets encadrés scientifiquement.

Nous cherchons un changement fondamental du regard : est-ce que je considère l'autre comme un « problème-à-régler » ou comme une autre personne, avec certaines difficultés, mais avec qui je peux construire quelque chose ? Comme cet éducateur de la rue en Inde qui ne voulait pas seulement connaître les problèmes des jeunes, mais aussi les solutions qu'eux-mêmes avaient trouvées avant toute intervention professionnelle, afin de vérifier ce que l'on pouvait construire à partir de ces solutions imparfaites et parfois délictueuses.

La résilience nous rappelle que dans la vie nous pouvons seulement construire avec ce qui est positif même si cela n'est pas parfait. En fait, nous apprenons de nos échecs si nous les transformons en éléments positifs avec leurs imperfections.

## Un pari sur la vie

La résilience nous invite à sortir de certains schémas classiques. Elle nous invite à construire, à reconstruire la vie, ce qui est différent de comprendre la vie ou d'une démarche qui cherche uniquement à réparer les dégâts. Une telle réparation est parfois nécessaire dans la mesure où le mal subi bloque la croissance humaine. Parfois il vaut mieux se concentrer directement sur la reprise du processus de croissance de la vie. Discernement difficile ! [...]

Notons que les pauvres et les démunis ont souvent été forcés de développer une intelligence de la construction, dans des circonstances difficiles, beaucoup plus que les personnes riches de leurs biens, de leur expertise et de leurs savoirs. Il est utile que les experts et les professionnels en tiennent compte mais ils ne sont pas toujours bien formés à cela. N'est-ce pas l'expert qui est censé donner la solution? Parfois oui, mais qui est bien expert sur une vie ? « *Les pauvres sont les premiers experts en pauvreté* » disait le Père Joseph Wresinski, fondateur d'ATD Quart-Monde. [...]

Chercher avec passion ces points positifs, même infimes, même cachés, qui permettent à la vie de reprendre sa croissance, voilà une démarche typique de la résilience. [...]

## Deuxième partie : Le cœur de la vie redécouvert

### L'acceptation

L'acceptation de l'autre comme personne – mais pas forcément de son comportement ! – est souvent considérée comme le premier fondement de la résilience. L'acceptation de n'importe quel comportement serait un signe d'indifférence, qui risque d'être plus cruel qu'un conflit.

L'acceptation peut prendre de nombreuses formes : prendre du temps pour quelqu'un, l'écoute attentive, croire vraiment en une personne, ne pas laisser tomber quelqu'un en diffi-

culté bref, il s'agit de l'amour au sens fort du terme, le véritable accueil de l'autre dans la vie. Cette reconnaissance passe aussi par le nom qui accueille un enfant dans la vie. Pour certains, cela peut poser problème en raison des complications ou déchirements familiaux. Une poétesse néerlandaise, Neeltje Maria Min, a exprimé cette réalité en un poème, très beau mais poignant, sur l'importance du nom comme enracinement dans la vie, comme confirmation de l'existence, quand on est délaissé par sa mère. Sa dernière phrase : « *Pour celui que j'aime je veux avoir un nom*<sup>3</sup>. »

Il s'agit d'accepter l'autre mais nous devons également être accepté par lui, avec ce qui est positif et négatif, et nous accepter nous-mêmes, tels que nous sommes. À première vue c'est l'évidence même. Et c'est le seul point de départ possible de toute croissance humaine. Je ne peux pas me développer à partir d'un point où je ne suis pas, comme je ne peux pas prendre un train de Londres à Édimbourg en voulant partir non pas de Londres mais de Liverpool. Je dois donc m'accepter comme je suis, accepter l'autre comme il est et vice-versa. Sinon toute croissance reste bloquée, tout dialogue profond reste impossible. [...]

L'autre qui m'accepte comme je suis peut constituer pour moi une énorme libération : à partir de cela, je ne dois plus prétendre, je suis libéré de la pression de la performance, libre de vivre et de croître à mon rythme, selon mes possibilités et mes limites.

Mais paradoxalement, il peut être difficile d'accepter un tel accueil par l'autre, parce que cela présuppose que j'ai lucidement admis mes propres faiblesses. Comment pourrais-je admettre que l'autre accepte mes faiblesses si je ne le fais pas moi-même ? Aussi l'acceptation de soi peut-elle conditionner la possibilité de se laisser aimer, d'accueillir l'amour de l'autre. Retrouvons-nous la parole de Jésus : « *Aime ton prochain comme toi-même* » ? En même temps, cette acceptation n'est nullement la recherche d'un *statu quo*. Ce réalisme de départ voit aussi le potentiel, il espère une croissance, il appelle à faire un pas, il peut attendre avec patience l'éclosion de la vie.

Ceci est merveilleusement illustré dans le film *Billy Elliot*. C'est exprimé dans la méditation d'Anthony Bloom sur l'icône abîmée. Nous le retrouvons plusieurs fois répété dans l'histoire de vie de Tim Guénard, avec plusieurs personnes. C'est la dynamique engagée par l'éducateur qui croit vraiment en un enfant de la rue rencontré pour la première fois. [...]

Idéalement il s'agit d'un regard qui demande à être accueilli mais qui est totalement dépourvu de toute volonté de pouvoir ou de possession. L'accueil de la vie l'emporte ainsi sur la maîtrise de la vie, comme pour un enfantement. [...]

Une telle acceptation n'exclut pas les vulnérabilités, au contraire, mais elle ne les glorifie pas non plus : pas besoin de les cacher ou de les écraser sous des performances. Au contraire, elles sont accueillies et permettent même d'entrer dans une véritable intimité. Bien au-delà de l'admiration mutuelle, c'est la conscience mutuelle des vulnérabilités, le respect mutuel de ces vulnérabilités, et la conscience de cette situation fragile, qui permettent d'entrer au cœur de l'intimité. [...]

## Jésus : une acceptation qui touche les racines de la vie

Cette acceptation profonde est une démarche typique de Jésus. Il appelle les personnes qu'il rencontre à la vie, souvent de façon surprenante. Par exemple, quand des « gens bien » veulent lapider une femme adultère, Jésus retourne la situation – par un humour très fin – en une possibilité de croissance pour chacun, la femme comme ceux qui voulaient la tuer. Chacun est rencontré là où il est et invité à faire un pas vers la vie. Jésus ne condamne pas les gens qui se croyaient justes mais il leur fait comprendre qu'une loi doit soutenir la vie et non pas la tuer. Jésus n'approuve pas le comportement de la femme mais il ne la condamne pas en tant que personne et lui laisse sa chance. [...]

Bien des chrétiens croient que Dieu nous aime ainsi, inconditionnellement, même plus intimement et plus profondément qu'un être humain ne peut le faire. Ils le croient au moins intellectuellement, car il est très difficile d'intégrer une telle foi dans sa vie.

Certains psychologues déclassent une telle foi comme une projection, une sorte de placebo psychologique. Difficile de savoir où est la vérité mais si vraiment il s'agissait d'une pure projection à partir des besoins psychiques, on peut s'étonner que cette projection soit si difficile à accepter par ceux qui l'ont créée. [...]

Si tant de chrétiens essaient de croire en un Dieu qui les accepte, ils pensent moins à la réciprocité de cet amour.

Est-ce que je peux aimer Dieu là où lui se montre vulnérable ? L'image ne correspond pas à une théologie un peu simpliste du Dieu omnipotent. Mais comment voir un Dieu omnipotent dans le Christ torturé jusqu'à la mort ? Jésus semble pourtant appeler à ce genre d'amour réciproque quand il parle du jugement dernier. Il n'appelle pas simplement à visiter des malades ou des prisonniers. Il appelle à le rencontrer lui, Jésus, en eux. [...]

Paradoxalement c'est dans ce refus de violence – que Jésus assume jusqu'à l'acceptation de terribles souffrances et de la mort – qu'il se montre supérieur au mal.

Face à un avenir inconnu, Jésus parie toujours sur la vie. Nous touchons ici la dynamique du pardon. [...]

**Stefan VANISTENDAEL**

Extrait de « **Résilience et spiritualité, le réalisme de la foi** »  
*Les Cahiers du BICE*, 2012  
[www.bice.org](http://www.bice.org)

1. Ce titre est celui d'un *Cahier du BICE*, Genève, 2<sup>e</sup> édition 2012.
2. Le BICE, Bureau international catholique de l'enfance, défend depuis plus de 60 ans la dignité et les droits des enfants partout dans le monde en s'inscrivant dans une perspective chrétienne. Il est en relation opérationnelle avec l'UNESCO et l'UNICEF.